

Lettre ouverte à Jan Bucquoy, anarchiste d'état

Liège, dimanche 26 janvier 2003

Jan,

Il y a une heure à peine, j'étais à quelques mètres de toi, accoudé au même bar, celui du Jardin du Paradoxe, du nom d'un ancien lieu-dit culturel liégeois, reconstitué depuis sa fermeture dans les hangars désaffectés d'une ancienne caserne. On y projetait cette après-midi une rétrospective de tes films. Je m'étais dit que ce serait l'occasion d'enfin mieux te connaître, de voir en chair et en os celui qui avait osé pornographier Tintin, et surtout d'en savoir un peu plus long sur ce fameux « coup d'état » que tu nous promets depuis longtemps et dont tu as fixé la date fatidique au 21 mai 2005.

Le premier film diffusé portait sur la fermeture des Usines Renault-Vilvorde. On y voyait des images de travailleurs en colère aux prises avec les forces de l'ordre, le tout parsemé d'archives de la Révolution russe, du visage de Lénine embaumé sous verre, d'images de 36, de 68... Le document dérapait dans la fiction, comme tu avais pris soin de nous en avertir, au moment où tu décidais de prendre en otage Louis Schweitzer, responsable de la fermeture, et où, au terme d'une séquestration digne des Brigades Rouges, tes comparses et toi, vous lui coupiez un doigt, puis l'exécutiez et inondiez son cadavre sous un flot de champagne, aux accents de quelque chant partisan tonitruant. C'était beau, c'était fort, on y aurait presque cru...

Puis tu as pris la parole, pour répondre à d'éventuelles questions, qui ne sont jamais venues. La seule fut la mienne, qui consistait à te demander simplement ce que concrètement tu allais faire le 21 mai 2005. Et là, tes traits de bouffon sont apparus au grand jour, la bannière de ton engagement s'est mise en berne. Tu as revendiqué – mais sans le talent d'un Lafargue – la société du repos permanent (alors que ton film venait de montrer la détresse de gens qui ne demandaient qu'à travailler et qui étaient prêts à se battre pour leur gagne-pain, allez comprendre...); tu as développé ton plan de redistribution de la propriété privée, basé notamment sur une immense loterie qui permettrait d'assigner aléatoirement des logements à tout un chacun et *ad vitam aeternam*; tu as enfin défendu ton idée de l'euthanasie démocratique, qui propose de pouvoir trouver en grande surface la pilule miracle qui tue instantanément, et tu as affirmé avoir réglé de la sorte le problème de l'angoisse de la mort.

Beaucoup de gens riaient, heureux d'avoir eu la bonne idée de venir écouter parler un clown au service de son propre discrédit, et de pouvoir arborer leur keffieh même un dimanche de pluie. Tu étais leur utopiste du mois, leur bradeur de révolte. Et ils ont bien fait semblant de tout gober, pour jouer le jeu, eux aussi. D'autres, pour combler les mêmes attentes, vont à la messe, mais cela fait plus ringard.

Ton deuxième film, *La vie sexuelle des Belges IV*, était en fait (si j'ai bien compris) une mise en abîme du tournage de ce même film. Un enchaînement de castings où, après leur avoir fait lire un extrait de *La Société du Spectacle* de Debord, tu tentes d'embrasser les différentes figurantes, qui te repoussent systématiquement avec violence. Deux portraits d'actrice en herbe, que tu suis à Bali et à Paris et dont tu bois les considérations abyssalement creuses sur les rapports humains... De-ci de-là une citation de Lacan, pour bien resituer le débat dans la branlette (intellectuelle, cette fois)... Une apparition grotesque du Gloupier... Et puis des séquences de tes propres interventions publiques où l'on se retape par bribes le discours que tu as tenu pendant l'entracte... Un néant autoproclamé avec fierté. Un gâchis de pellicule au service, paraît-il, du second, voire du troisième degré, où l'on apprend que tu as quatre enfants, alors que tu as prêché un peu avant l'extinction du genre humain. Un encouragement à sortir, et à aller respirer. Vite.

Tout cela me désole. Tout cela me fait dire que tu n'es qu'un anarchiste d'état au spectacle bien rôdé, Jan, une bombe irrémédiablement désamorcée, une mèche qui fait « pschit ». Tout cela me fait dire que sans aucun doute ton cinéma si subversivement désengagé fait frissonner d'aise moult donzelles émancipées, qui ne se scandalisent pas quand tu les traites haut et fort de « salope » parce qu'elles savent que tu es fondamentalement un « radical », et que, c'est bien connu, les radicaux peuvent tout se permettre, même une vulgarité qu'on ne passerait pas à un expert comptable ou à un musulman, car ils seraient eux directement taxés de misogynie. Non, toi, tu jouis sans entrave avec des « salopes » comme tu dis, tu es pour l'amour libre avec des « salopes », comme tu dis. Tu es pour le respect d'autrui. Surtout des « salopes ». Rien n'a donc changé depuis Balzac : on n'écrit, plus généralement on ne crée aujourd'hui qu'en nourrissant la secrète ambition de baiser des Marquises. Ou en novlangue libertaire, des salopes. Décevant, non ?

Mais tu peux te racheter, Jan. Tu peux redevenir quelqu'un de bien et d'utile, après ce passage à vide que tu sembles traverser. Il te suffira pour cela de tenir tes promesses. Tout simplement. Le 21 mai 2005 donc, il faudra que tu y ailles, allez, jure-le-nous, même s'il pleut, te faire abattre, comme un chien, après avoir passé avec ton Shermann d'occasion les grilles du Palais. Nous, nous ferons comme tu as dit, nous occuperons quelque chose, notre lit par exemple, car nous appliquerons déjà au pied de la lettre les principes de ta société du repos, et en allumant la radio, après une grasse matinée royale, nous apprendrons qu'un artiste a été tiré à vue alors qu'il tentait de forcer les marches de Laeken pour imposer un nouvel art de vivre. Toutes tes demi-veuves de comptoir te pleureront, certains seront là pour clamer que l'on est pire qu'au Chili sous Pinochet ici, et il se mettra sans doute à circuler beaucoup de pétitions sur Internet, réclamant qu'on t'élève un monument funéraire digne des plus grands résistants à la pensée unique. Il s'en trouvera beaucoup, des thuriféraires, pour t'écrire une épitaphe du genre : « Ci-gît Jan Bucquoy, dernier avatar de la contestation vraie, pur dissident à houppe rebelle, qui nous apprit qu'on pouvait rire de tout, même de la Révolution, mais pas avec n'importe qui ».

Puis nous nous rendormirons, Jan, et il fera bon rêver à nouveau. Car tu ne seras plus là pour nous dire comment faire.

Frédéric SAENEN